

Les Défis du Salon des Galeries d'Art de Montréal

2^e Salon National des Galeries d'Art de Montréal, Palais des Congrès, du 17 au 22 octobre 1984

René Rozon

Volume 29, Number 118, March–Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rozon, R. (1985). Les Défis du Salon des Galeries d'Art de Montréal / 2^e Salon National des Galeries d'Art de Montréal, Palais des Congrès, du 17 au 22 octobre 1984. *Vie des arts*, 29(118), 60–61.

Les Défis du Salon des Galeries d'Art de Montréal

René ROZON

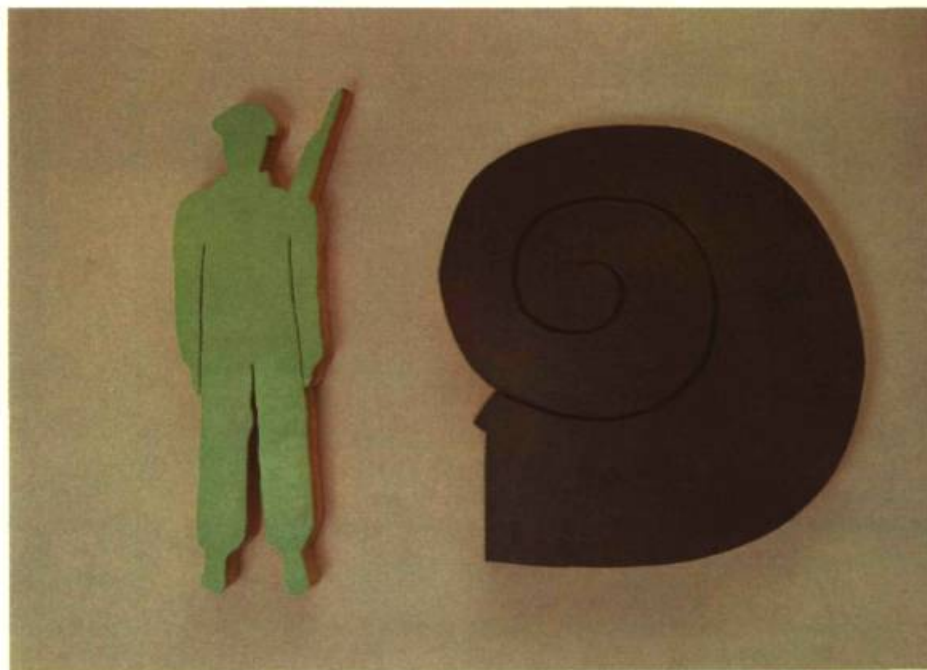
Le défi est de taille. Les galeries emménagent dans l'arène d'un salon et, bien qu'elles continuent de soutenir leurs artistes, ne les livrent-elles pas à leur insu à une féroce confrontation? Car, ici, c'est la jungle. Les perspectives sont modifiées, l'équilibre rompu. Commencent les marées esthétiques: certains artistes surnagent à peine, d'autres s'y noient carrément; seuls les plus doués dominent les flots. Ici réside tout l'intérêt d'un salon, qui permet de jauger la teneur des œuvres et des tendances, de trier le bon grain de l'ivraie.

Au risque de ne pas respecter la distanciation en art contemporain préconisée par Alfred Barr, l'éminence grise du Musée d'Art Moderne de New-York, nous n'effleurons que la pointe de l'iceberg parmi les 118 exposants du 2e Salon National des Galeries d'Art de Montréal, qui se déroulait au Palais des Congrès, du 17 au 22 octobre 1984. Passons sur la présence des modernes classiques, notamment Borduas, Dallaire, Cosgrove, Bellefleur et Fortin, que l'on retrouve toujours avec plaisir, pour souligner la fraîcheur et l'originalité de quelques artistes contemporains.

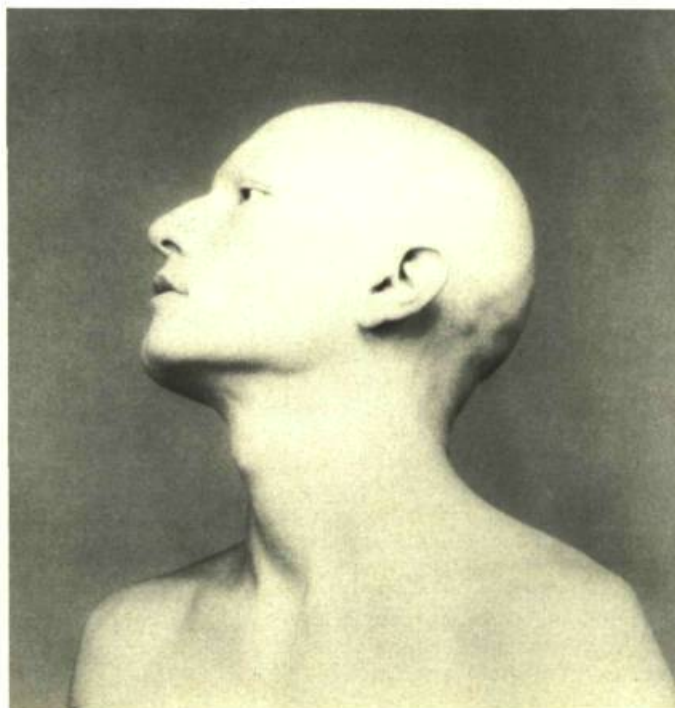
Trois grands formats questionnent la perception de la réalité. *Art-rite-mythique*, de Laurent Bouchard (Galerie Meir), intègre l'architecture postmoderne dans un décor qui offre plusieurs aspects de lecture. *L'Ombre du XXe siècle*, de Christiane Lemire (Galerie Noctuelle), défie les lois de la gravité, avec ses cromlechs menaçants suspendus dans le vide. Œuvre binaire, *The On-looker*, d'Ilana Isehayek (Galerie Meir), à l'image du spectateur devant l'œuvre, isole un personnage grandeur nature de la maison en coupe axiale qu'il épie.

Ce qui n'exclut pas le piquant des petits formats (Galerie Jolliet). Clin d'œil amusé au militarisme, le bas-relief de Guy Pellerin, *Été-camouflage*, autre œuvre binaire, trace la silhouette d'un petit soldat qui ne bronche pas devant un éclat d'obus. Dans la veine surréaliste, *Cinéma*, d'Alain Laframboise, propose une vitrine miniature poétique dédiée à l'univers du rhinocéros.

Certaines œuvres atteignent un rare niveau de raffinement. En témoignent la touche et la gamme d'inspiration orientale de Raymonde Godin (Galerie 13) et la fragilité du verre tendu par des bâtonnets de Susan Edgerly (Galerie Verre d'Art).



1. Guy PELLERIN
Été, camouflage, 1984.
(Phot. Centre de
Documentation
Yvan Boulerice)



2. Robert MAPPLETHORPE
Robert Sherman, 1982.
Photographie en noir et
blanc; 50cm 8 x 50,8.
(Phot. Montréal, Galerie
John A. Schweitzer)

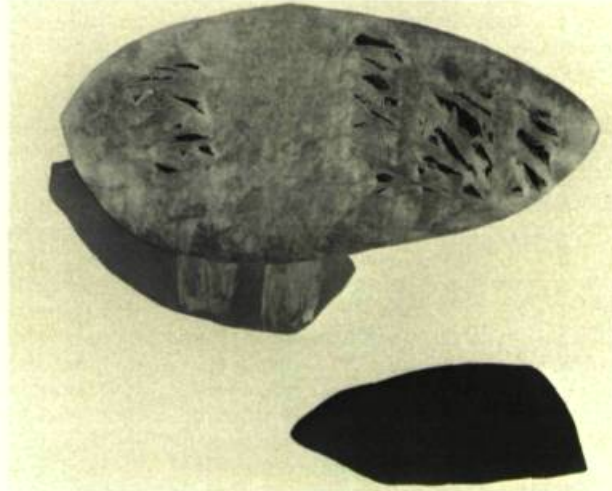
Deux percées viennent à point. Longtemps considérée le parent pauvre de la peinture, la photographie s'impose à juste titre par son éloquence, qu'il s'agisse des décors urbains épurés de Gabor Szilasi (Art 45), des paisibles visions rurales de Michel Saint-Jean (Espace Ovo) ou des portraits chocs de Robert Mapplethorpe (Galerie Schweitzer). Par ailleurs, l'apparition de splendides masques africains (Galerie Amrad) coïncide avec la vague de primitivisme en art qui déferle sur New-York.

Foisonnante de verve, d'humour et d'esprit, l'installation de la Galerie de l'Uqam, montage pyramidal de boîtes de carton déployant une œuvre collective de treize femmes (Louise Saulnier, Marie Chapdeleine et Madeleine Morin, entre autres), étouffait néanmoins dans les limites du stand. Il est vrai que l'espace uniforme des stands, s'il favorise les galeries conventionnelles, exclut toutefois automatiquement du salon tout un secteur de la création contemporaine qui exige plus d'ampleur. En revanche, les remarquables installations du Conseil de la Sculpture du Québec - *D'est en ouest*, de Rose-Marie Goulet, paysages de ruines en bois calciné, ou *Pièce en 3 actes*, de Blanche Célanuy, mise en scène des jeux du hasard et du temps dans des appareils photos sur trépieds - respiraient avec aisance dans le grand hall d'entrée. Ne faudrait-il pas en

conclure que le salon aurait avantage à s'enrichir, en marge des espaces admis, d'une section dédiée aux œuvres contemporaines qui leur échappe, à l'exemple de la Foire de Bâle et de la Biennale de Venise? A déplorer également l'absence des centres alternatifs qui, faute de moyens, se retireraient au dernier moment, et la faible participation des revues d'art - quatre titres (*ARTnews*, *Art Press*, *Cahiers des Arts Visuels au Québec* et *Vie des Arts*), c'est bien peu - pourtant essentielles à la diffusion de la manifestation, appelée à devenir internationale, l'an prochain!

Trois heureuses initiatives viennent à la rescousse: la création du Prix du Salon pour souligner l'apport d'une galerie à la promotion et la mise en marché de l'art québécois, décerné à Michel Tétrault; un imposant programme de tables rondes, conférences et débats, attirant maints spécialistes, qui n'a pas manqué d'échauffer les esprits; enfin l'hommage rendu au récipiendaire du Prix Borduas, le peintre Marcelle Ferron.

Un salon, somme toute, qui s'affirme et est appelé à devenir, moyennant quelques rajustements, une activité primordiale.



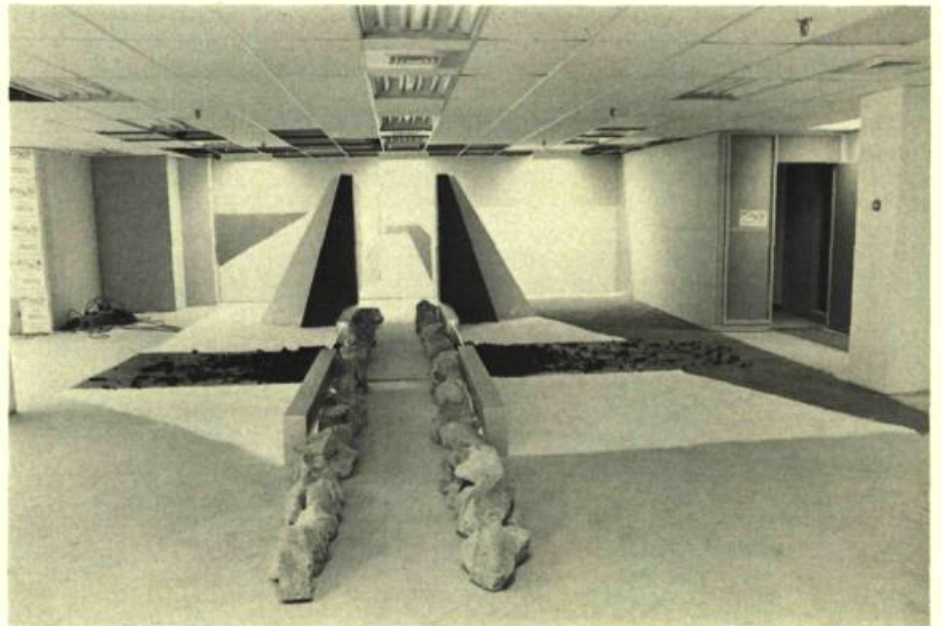
3. Christiane LEMIRE
L'Ombre au XX^e siècle, 1984.
Graphite, plombagine et fusain;
243cm 8 x 243,8.

Une double installation

Michèle TREMBLAY-GILLON

La nouvelle Galerie Pragma veut être, elle-même, concept et signe artistique en raison de la relativité de son propre espace-temps: en effet, les expositions n'auront jamais lieu deux fois au même endroit, elles ne reviendront pas à intervalles réguliers, et, contrairement aux autres galeries et institutions culturelles, les heures d'ouverture correspondent aux heures de fermeture des bureaux. Ainsi, la conception même de cette galerie se caractérise par la discontinuité du lieu, du temps et du fonctionnement.

Comme les œuvres qu'elle présente, Pragma vise, avant tout, la réflexion sur l'action artistique, sur la structure double, théorique et pratique, qu'implique l'acte créateur. Ses directeurs, deux jeunes artistes, François Jolly et Jean Robillard, ont ouvert la galerie, le 1^{er} novembre dernier, en présentant, chacun, une installation au dernier étage d'un immeuble en plein centre de la ville.



1. François JOLLY
Monument VII, 1984.